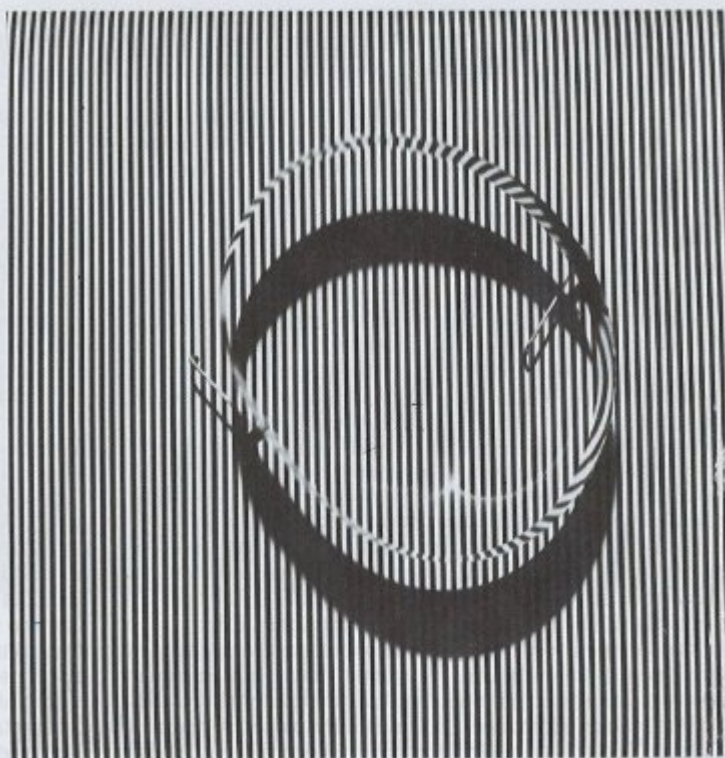


l'œil du mal vu

Pionnier de l'art optique dans les années 60, **Julio Le Parc** a droit à une belle rétrospective. Identique à celle que cet artiste anticonformiste avait refusée en 1972.



Julio Le Parc. Œuvre en cinématique au verre, 1966. Courtesy Bugada & Cargnel

vernissage

Roumanie-Ivry

Le Crédac emménage à la Manufacture des œillets. Et c'est Mircea Cantor (nominé pour le prix Marcel Duchamp 2011) qui inaugure le lieu. Images faussement reconnaissables, toujours à double tranchant : chaîne d'ADN en forme de baiser et arcs-en-ciel barbelés.

More Cheeks than Slaps au Crédac, Ivry, du 15 septembre au 18 décembre, www.credac.fr

Buenos Aires-Lyon

Une biennale réalisée depuis Buenos Aires par Victoria Noorthoom. Deux tendances fortes cette année : la présence d'artistes historiques comme Cage et Giacometti et une scène venue d'Amérique du Sud (Gabriel Acevedo, Eduardo Basualdo...). Sans oublier les valeurs montantes de l'art européen : Katinka Bock, Ulla von Brandenburg, Benjamin Seror...

du 15 septembre au 31 décembre à Lyon

Soyons francs, tout le monde avait un peu oublié que Julio Le Parc vivait encore près de Paris, qu'il travaillait toujours à 83 ans passés et finalement qu'il avait été si important. Il faut dire que l'artiste lui-même a tout fait pour qu'on l'oublie. Au faite de sa gloire, en 1972, il refuse une proposition qui ne se refuse pas : sa rétrospective au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Il pèse alors le pour et le contre, et s'avoue finalement incapable d'en décider. Tire donc à pile ou face. Perd (ou gagne) et décline l'offre, au risque de se voir apposer l'étiquette du type qui ne sait pas ce qu'il veut.

En fait, ce refus est motivé par une opposition contre l'institution et contre le pouvoir. Un engagement radical partagé à l'époque par les Buren et les Mosset, entre autres, qui conduit Julio Le Parc, arrivé de Buenos Aires dix ans auparavant, à être expulsé du territoire pour sa participation active aux ateliers populaires de Mai 68. La mobilisation de ses pairs le ramène en France cinq mois plus tard. Ce qui n'empêche pas le lauréat du Prix de peinture à la Biennale de Venise de 1966, récompense suprême, à continuer le combat et à en tirer les conséquences sur sa propre carrière.

Matthieu Poirier, commissaire de cette exposition, parle de ce tournant et de ces retraits successifs comme d'un "suicide artistique". D'autant que ce pionnier de l'op'art en France renouvelle alors sa pratique et ne fait plus ce qu'on attend de lui. Au lieu de ses étourdissantes

installations cinétiques, il peint des tableaux, aux motifs certes effervescentes, mais désormais inanimés. On ne les verra pas à la galerie Bugada & Cargnel, qui remonte le temps et imagine ce qu'aurait pu être la rétrospective au musée d'Art moderne si la pièce de monnaie était tombée du bon côté.

Ce retour dans l'arène de Julio Le Parc était dans l'air. Trop d'artistes (de Jeppe Hein à Philippe Decrauzat, en passant par Carsten Höller) s'appuient aujourd'hui sur son œuvre pour que des pièces historiques restent cachées dans l'atelier de Cachan.

Lunettes pour voir à l'envers, tableaux en forme de cibles, stand quasiment forain où, appuyant sur des touches, le spectateur met en branle des formes géométriques, le tout ayant été réalisé entre 1959 et 1971 : l'exposition réenclenche les principes et les formes de l'art perceptuel. A commencer par cette espèce de paravent, fait de lames verticales réfléchissantes agitées par un petit moteur, bricolé avec les moyens du bord, qui décompose le mouvement et hachure l'image de ce qu'on perçoit au travers. Ou plutôt de ce qui vous perçoit. Car l'op'art renverse la polarité : ce n'est pas l'œuvre qui est visé, mais l'œil du spectateur. Attention, vous êtes la cible.

Judicaël Lavrador

L'Œil du cyclope (œuvres de 1959 à 1971)

jusqu'au 5 novembre à la galerie Bugada & Cargnel, 9, rue de l'Équerre, Paris XIX*, tél. 01 42 71 72 73, www.bugadacargnel.com (au Centre Pompidou-Metz, l'exposition *Erre*, jusqu'au 5 mars, consacre une salle à Julio Le Parc)